

« LES ÉCRIVAINS DISTINGUÉS
QU'ON N'A JAMAIS BEAUCOUP LUS ».

Présence d'Octave Pirmez dans *Le Labyrinthe du monde* de Marguerite Yourcenar

par Bérengère DEPREZ
(Université catholique de Louvain)

Marguerite Yourcenar consacre quelques dizaines de pages¹ de *Souvenirs pieux* à son grand-oncle maternel, Octave Pirmez, « essayiste méditatif et rêveur qui fut l'un des bons prosateurs belges du XIX^e siècle » (*EM*, p. 711).

L'éloge ambigu qu'elle lui décerne s'appuie sur une lecture des œuvres de Pirmez faite seulement, d'après ses dires, vers 1969 ou 1970, si l'on excepte une première tentative de quelques pages vers 1929. Nous chercherons ici, en conformité avec le thème de ce colloque, à découvrir en quoi cet auteur du XIX^e siècle (né en 1832 et mort en 1883), outre le fait qu'il est le grand-oncle maternel de la romancière, fait partie du paysage intellectuel et culturel de Marguerite Yourcenar.

1. Des sources

En bonne érudite, Marguerite Yourcenar énumère les sources dont elle s'est servie pour aborder la vie et l'œuvre de son grand-oncle. Non seulement elle identifie les livres, mais encore elle précise à quel moment elle les a lus. Pourtant, cette précision n'est pas totale : d'une part il est difficile de s'y retrouver dans l'inventaire, d'autre part certains éléments d'information sont curieusement reportés dans la note qui suit *Souvenirs pieux* alors que d'autres font partie du texte (*EM*, p. 945-949). Nous reviendrons sur cette anomalie.

¹ Il s'agit principalement du chapitre intitulé « Deux voyageurs en route vers la région immuable » (*EM*, p. 810-880).

Voici ce qui ressort de l'inventaire :

Après bien des années, un lot de livres à belles reliures que m'avait légué l'oncle Théobald est arrivé jusqu'à moi : l'un d'eux, un tout petit volume à dos de maroquin, contenait deux obscurs essais publiés en 1897 sur Octave Pirmez. Je reviendrai sur l'un de ces deux essais. Le second mentionnait la mort accidentelle de Rémo (*EM*, p. 841).

Nous ne savons donc pas quand Marguerite Yourcenar a reçu ces ouvrages, et malgré sa promesse elle ne reviendra pas sur le premier des deux essais, dont nous n'apprendrons donc que la date de publication.

La première fois que Marguerite Yourcenar tient un livre de son grand-oncle en main, c'est, d'après ses dires, en 1929² :

Je demandai à Paul si sa bibliothèque contenait les livres de notre « grand-oncle ». Il ne trouva que le premier, *Feuillées*, et me le tendit ainsi que le recueil de bonnes morts compilées par la tante Irénée. (*EM*, p. 843)

La jeune femme ne lit que quelques pages de l'ouvrage, qui commence pourtant par une expression qu'elle appréciera – au point d'en faire le titre d'un livre – lorsqu'elle l'entendra cinquante ans plus tard, de la bouche de Jerry Wilson : *Vox rerum*, « la voix des choses ». Parmi les premières maximes, figurent par exemple celles-ci :

Ce que nous trouvons naïf est souvent très profond. Nous n'apprécions jamais bien la profondeur d'une eau de source : sa limpidité nous trompe. (p. 11)

Que de gens dont l'esprit est aiguisé et dont le cœur n'est même pas dégrossi ! (p. 16)

La résignation religieuse d'une mère qui voit périr ses enfants sans sourciller nous semble tenir un peu de l'indifférence. (p. 31)

Notre fierté est si grande, que dans notre plus profond amour nous désirons presque ne pas être aimé, pour pouvoir goûter en nous-même le sévère contentement d'une passion méconnue. (p. 34)

Chacun de nous occupe deux positions dans ce monde : l'une, à ses propres yeux ; l'autre, aux yeux de la foule. Notre bonheur augmente à mesure que ces deux positions se rapprochent. (p. 40)³

² Mentionné dans la *Chronologie* parmi d'autres, *OR*, p. XVIII : « plusieurs séjours pour essayer de récupérer une partie de l'héritage maternel ».

³ Octave PIRMEZ, *Feuillées, Pensées et maximes*, Paris, Librairie académique Perrin, et Namur, Jacques Godenne, 1900, 231 p.

« Les écrivains distingués qu'on n'a jamais beaucoup lus »

Certaines de ces maximes n'auraient pas déparé dans *Mémoires d'Hadrien* ou même *Alexis*. Mais Marguerite Yourcenar ne poursuit pas sa lecture : « J'en restai là pour quarante ans » (*EM*, p. 845), soit jusqu'en 1969, où débute la rédaction de *Souvenirs pieux*⁴ :

L'an dernier seulement, travaillant déjà depuis quelques mois au présent ouvrage, je me remis sérieusement à la recherche du pâle fantôme. Deux des cinq ouvrages d'Octave, mais pour mon projet les moins essentiels, étaient jusque-là tombés dans mes mains. Je dus à la générosité d'un ami belge les volumes non coupés d'une édition posthume publiée en 1900 *d'après le vœu de l'auteur, par la Librairie académique Perrin, à Paris, et par Jacques Godenne, éditeur, à Namur*. (*EM*, p. 845)⁵

Dire des volumes qu'ils sont « non coupés » sous-entend – non sans une ombre de malveillance – qu'ils n'ont pas été lus. Ce « d'après le vœu de l'auteur » est peut-être cité par dérision ou pour rassurer sur la valeur et sur la légitimité de l'édition, qui semble en fait surtout publiée d'après le vœu de la famille. Nous savons qu'en 1973 l'édition de *Souvenirs pieux* fâcha la famille Pirmez parce qu'elle dévoilait sans fard le suicide de Rémo⁶. Marguerite Yourcenar fustige évidemment ce conformisme :

Il fallait que les interdits et les contraintes pesant sur Octave fussent bien forts, pour qu'en 1952 un biographe conformiste du poète s'arrangeât encore pour décrire vaguement Fernand-Rémo « courant après il ne savait quelle chimère » [...]. Le même biographe traite dédaigneusement de « roman » le seul ouvrage dans lequel Octave, appuyé sur les lettres de son frère, ait osé regarder la réalité à peu près en face. (*EM*, p. 867)

⁴ La rédaction de *Souvenirs pieux* est effectivement mentionnée à cette date dans la Chronologie, *OR*, p. XIX.

⁵ L'ami belge en question est Maître Jean Eeckhout, ainsi qu'il apparaît très clairement dans la correspondance récemment publiée par la SIEY (*Bulletin* n° 20, décembre 1999, p. 21-47) et particulièrement dans les lettres des 22 avril et 24 décembre 1971. À mon tour, je dois à la générosité du R. P. Jean-Paul Laurent, recteur du Collège Saint-Michel à Bruxelles (et à l'intervention de mon ami Jean-François Béchaimont, qui y enseigne), d'avoir pu disposer durant plus d'un an des cinq volumes de cette édition. Les pages en sont d'autant plus coupées qu'Octave Pirmez a séjourné quelques mois dans cet établissement et que les *Lettres à José* contiennent quelques lignes sur la vie au collège – celles-là même qu'amplifiera Marguerite Yourcenar lorsqu'elle rapprochera Octave Pirmez du personnage d'Alexis (*EM*, p. 844) – et quelques appréciations – positives du reste – sur des professeurs de l'époque.

⁶ Voir Michèle GOSLAR, *Qu'il eût été fade d'être heureux*, Bruxelles, Racine, 1998, p. 264.

En 1932, le Pr Gustave Charlier, de l'Université de Bruxelles, publie l'édition critique de *Jours de solitude*, pour le centenaire de la naissance d'Octave Pirmez⁷. Cette édition est précédée d'une introduction, court essai biographique et analytique à la fois sur Pirmez et son œuvre, dû à M. Paul Champagne. Marguerite Yourcenar fait référence à la version de 1952 de cet essai⁸ (qu'elle ne mentionne de manière plus explicite, curieusement, que dans la note qui suit *Souvenirs pieux*), mais il se trouve que l'édition de 1932 en notre possession — qui figure elle aussi dans la bibliothèque de Marguerite Yourcenar à Petite Plaisance⁹ — qualifie le *Rémo* de « vie romancée » et non pas de roman¹⁰.

Il se trouve aussi que le biographe prétendument conformiste met en valeur les prises de position anticléricales, le romantisme et la fébrilité sociale et scientifique du jeune Octave Pirmez, à l'encontre du portrait que l'auteur vieilli, repent, converti a dressé de lui-même, et que c'est à lui, Octave Pirmez, et non pas à Rémo qu'il prête la caractéristique de courir après des chimères¹¹.

Marguerite Yourcenar qualifie *Rémo, souvenir d'un frère*, de « bref ouvrage, qui, pour un lecteur qui sait lire, saigne littéralement à chaque page » (*EM*, p. 844). Paul Champagne caractérise le même livre avec un langage curieusement yourcenarien :

Ses premiers livres, aussi bien que *Rémo*, lui ont coûté infiniment de peine, parce qu'il les a tirés de sa propre substance. Il y perle de-ci, de-là, des gouttes de sang ou des larmes. (p. 18)

Enfin, avec une perspicacité qu'on s'étonne, cette fois, de ne pas trouver chez Yourcenar, il écrit :

Cette idée de romancer sa vie intérieure persistait donc en l'esprit de Pirmez. [...] Or, à ce moment même, il méditait déjà le sujet de *Rémo*, qui est une sorte d'épopée psychologique, une vie romancée de son frère Fernand [...]. Si ce personnage ne manque pas de relief et de vie, et si Pirmez a conçu et accompli cette œuvre dans une sorte de fièvre, c'est qu'il a transposé dans l'âme de Rémo les doutes qui le tourmentaient avant 1864. (p. 29)

⁷ Octave PIRMEZ, *Jours de solitude*, édition du centenaire publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par Gustave CHARLIER, Liège, 1932, Vaillant-Carmanne, éditeur de l'Académie, 351 p.

⁸ Il s'agit du *Nouvel essai sur Octave Pirmez*.

⁹ Communication du Centre international de documentation Marguerite Yourcenar (CIDMY), Bruxelles.

¹⁰ Octave PIRMEZ, *Jours de solitude*, édition du centenaire, *op. cit.*, p. 29.

¹¹ Octave PIRMEZ, *Jours de solitude*, *op. cit.*, p. 37.

Si l'on peut reprocher quelque chose à la manière dont Marguerite Yourcenar brosse le portrait de son grand-oncle, c'est précisément qu'elle ne s'intéresse, avec assez peu de nuances, qu'à un Octave Pirmez vieilli et « récupéré » ou à un Rémo jeune et rebelle, alors que l'essai de Paul Champagne, s'il insiste en effet beaucoup sur le retour à la foi de l'écrivain en 1864, s'attarde tout d'abord à ses années d'université et de bohème, faisant de lui une sorte de dandy baudelairien (ce n'est pas pour rien qu'il était l'ami de Félicien Rops). Tout se passe comme si Marguerite Yourcenar ne pardonnait pas à Pirmez d'avoir ainsi fini par « arranger les plis de son suaire » – comme il l'écrit précisément à Rops en une formule qui ne manque pourtant pas d'humour – et qu'elle ait voulu immortaliser à son tour les deux frères dans l'attitude qu'elle leur préférerait.

2. Un air de famille

Dans les trois volumes du *Labyrinthe du monde*, on trouve une collection de voyages et d'excursions de type romantique (Michel et Fernande en Allemagne, Jeanne et Egon autour de Vienne, Rémo en Italie, Octave à La Pasture, Michel Charles à Versailles, Michel Charles en Italie, Michel en Angleterre, etc.), reconstitués par l'auteur à l'aide des récits oraux ou écrits et de la correspondance des voyageurs.

Il est frappant de voir à quel point Marguerite Yourcenar utilise ces récits pour exprimer ses propres émotions et intérêts dans sa restitution, qui devient de la sorte, par moments, une véritable substitution. À cet égard, le traitement qu'elle fait du voyage italien de son grand-père, Michel Charles de Crayencour (1822-1886, exact contemporain d'Octave Pirmez), parfait spécimen du *golden boy* du XIX^e siècle, faisant comme il se doit son droit et comme il se doit son Tour, est particulièrement édifiant : il s'agit ni plus ni moins de vampirisme (on pense à l'ascension de l'Etna et à la visite de la Villa Adriana). On pourrait déduire de cette curieuse réécriture une conception yourcenarienne du voyage romantique, construite à la fois sur ses lectures d'authentiques écrivains romantiques et sur les souvenirs familiaux, qui permettent d'ailleurs à l'auteur de s'identifier à ces écrivains : appel du voyage, ouverture et observation, désir de retrouver le passé, voire l'éternel, capacité à dépasser la couleur locale et le folklore.

C'est évidemment à cette veine romantique qu'appartient *Jours de solitude*, qui raconte les voyages du jeune Pirmez en Italie et en Allemagne. Pirmez fait l'ascension du Vésuve, visite les Uffizi à

Florence, se promène à pied, à cheval, en barque, etc., et bien entendu raconte ses expériences dans des lettres et un journal de voyage. De nombreux passages du livre évoquent irrésistiblement l'un ou l'autre texte de Marguerite Yourcenar (et particulièrement le *Labyrinthe du monde*, rédigé à une époque où, cette fois, elle a lu toute l'œuvre de Pirmez). Ainsi Octave au sommet du Vésuve, contemplant la nature environnante, a cette phrase qui n'est pas sans évoquer les premières pages d'*Archives du Nord* :

Tout semblait dormir, mais la nature ne cessait de s'élaborer mystérieusement. Je me crus pour un instant séparé du monde, seul témoin de la création, et je songeai au mutisme d'un globe qui serait privé de ses créatures. (p. 93)

La compassion d'Octave Pirmez pour les pauvres et les opprimés s'exprime également dans ce livre. Marguerite Yourcenar cite un passage dans ce sens, pour relativiser (« dédaigneusement » ?) cette émotion :

C'étaient d'anciens soldats de Garibaldi quittant leur pays pour chercher au loin un paquebot qui les transporterait en Argentine. « L'un d'eux, pâle de misère, était monté sur le talus escarpé, et là, transporté par la fièvre du malheur, il chantait d'une voix gutturale : *Dansa, canta, poverello...* Ses compagnons lui répondaient par un rire désespéré qui s'éteignait dans le bruit du torrent. » Scène romantique, à la Doré, mais qui conclut le voyage d'Italie sur une autre image que celle des cathédrales, des vignobles, et de ruines au soleil. (*EM*, p. 856)

Or, en 1934, une certaine Marguerite Yourcenar écrivait un poème intitulé « Gares d'émigrants : Italie du Sud » :

Masques salis que les pleurs lavent,
Trop las pour être révoltés ;
Étirement des faces hâves ; [...]¹²

Et ainsi de suite pour le lecteur à présent alerté. Telle page sur l'immortalité par l'art évoque l'essai intitulé « Le temps, ce grand sculpteur », telle autre sur le théâtre de rue italien¹³ évoque les pages de Marguerite Yourcenar sur les marionnettes siciliennes et grecques ; le passage sur les agneaux égorgés¹⁴, remarqué d'ailleurs par Yourcenar, évoque directement ses propres écrits sur les vaches

¹² *Les Charités d'Alcippe*, nouvelle édition, Paris, Gallimard, 1984, p. 69.

¹³ Octave PIRMEZ, *Jours de solitude*, op. cit., p. 205.

¹⁴ Octave PIRMEZ, *Jours de solitude*, op. cit., p. 82-83.

« *Les écrivains distingués qu'on n'a jamais beaucoup lus* »

et les animaux abattus sans respect, etc. Ça et là, une phrase qu'on dirait confiée à Matthieu Galey :

Le cercle de la vie reste le même : on fait le tour du monde sans sortir de son jardin, l'infiniment grand se retrouvant dans l'infiniment petit. (p. 303)

Je détruis l'alignement artificiel des plantes ; je cherche à retrouver l'esprit du site agreste ; j'écoute mes instincts pour exprimer la nature libre, et alors plus rien n'échappe à ma vue, je vois l'herbe froissée où a louvoyé la bête de rapine, la branche qui plie sous le poids d'un oiseau... (p. 310)

Ainsi, il existe une communauté d'esprit entre les deux auteurs. De son propre aveu, Marguerite Yourcenar a fait appel aux écrits de son grand-oncle pour écrire elle-même ensuite à son sujet :

Les pages qui précèdent sont un montage. Par souci d'authenticité, j'ai fait le plus possible monologuer Octave en empruntant à ses propres livres. Là même où je n'ai pas joué des guillemets, j'ai souvent résumé des notations du poète [...]. Les phrases de mon cru ne sont tout au plus qu'un fauil : encore ai-je tenté de leur imprimer quelque chose de son rythme à lui. (*EM*, p. 840)

L'exemple de la visite d'Octave à Louis Troye, dans *Souvenirs pieux*, est tout à fait conforme à cette « méthode ». L'examen des lettres à José des 23 et 31 octobre et du 3 novembre – lettres authentiques de Pirmez cette fois – permet de voir la réécriture à l'œuvre ligne après ligne, et de noter ça et là l'interversion de deux faits, la suppression d'un autre, une digression, la reformulation des dialogues rapportés par Pirmez, etc. À relire, on dirait parfois qu'on se trouve en présence de deux traductions françaises d'un même texte-source. Même lorsque Marguerite Yourcenar affirme « jouer des guillemets », elle ne peut s'empêcher de réécrire.

On sait que Marguerite Yourcenar elle-même a fait un parallèle entre Octave Pirmez et son personnage d'Alexis, se félicitant de n'avoir pas lu plus tôt les livres de son grand-oncle, dans lesquels elle aurait retrouvé le jeune musicien rêveur et admirateur de la beauté dont elle venait d'écrire l'histoire¹⁵. L'expression de ce soulagement n'est compréhensible que si l'auteur a eu le sentiment

¹⁵ Voir par exemple, dans les *Lettres à José*, le passage décrivant l'entrée au Collège Saint-Michel : « La musique me fut une consolation. J'avais obtenu d'y consacrer une heure par jour, et plusieurs fois la semaine je recevais des leçons de professeurs du conservatoire. [...] C'était une véritable heure d'ivresse d'exécuter les concerto [*sic*] de Bériot et de Vieuxtemps » (*Lettres à José*, *op. cit.*, p. 66).

qu'on aurait pu la soupçonner ensuite de s'être laissé influencer par l'« essayiste méditatif et rêveur », d'où, à mon avis, son insistance sur sa virginité littéraire à l'égard de Pirmez qui m'intrigue comme chacune de ses dénégations. Il est peu probable que la belle édition de 1900 ne figurait pas au complet (cinq volumes : *Jours de solitude* ; *Rémo, souvenir d'un frère* ; *Lettres à José* ; *Feuillées, Pensées et Maximes* ; *Heures de philosophie*) dans la bibliothèque de son parent Paul G¹⁶. Il est troublant que notre auteur ajoute plus loin :

Deux des cinq ouvrages d'Octave, mais pour mon projet les moins essentiels, étaient jusque-là tombés dans mes mains. (EM, p. 845)

alors qu'elle vient de nous dire n'en avoir lu qu'un (qui lui est d'ailleurs tombé aussitôt des mains). Où est passé le deuxième¹⁷ ?

Pourquoi ne revient-elle pas, comme elle le promettait, sur le premier des deux essais de 1897 sur Octave Pirmez, dont elle ne mentionne ni l'auteur ni l'éditeur, pas plus d'ailleurs que pour le « biographe conformiste » de 1952 qu'on ne retrouvera qu'en note ?

Ce n'est qu'au moment de travailler à *Souvenirs pieux* que les réelles précisions sur ses sources apparaissent :

une édition posthume publiée en 1900 *d'après le vœu de l'auteur, par la Librairie académique Perrin, à Paris, et par Jacques Godenne, éditeur, à Namur.* (EM, p. 845, déjà cité)

Il se trouve précisément que l'éditeur de 1932 des *Jours de solitude* n'a pas de mots assez durs pour cette édition de 1900, qu'il dit criblée de fautes accablantes et même ridicules en en donnant pour preuves de multiples leçons altérées¹⁸.

3. Des influences ?

Nous espérons avoir commencé à montrer à quel point la parenté entre Marguerite Yourcenar et son grand-oncle ne touche pas qu'à l'arbre généalogique : goût du voyage, méditation sur la mort, rébellion larvée contre la famille, liberté de ton par rapport à l'art et à la religion, exercice de la compassion, sens du sacré et d'union au

¹⁶ Puisqu'en 1900 le recteur du Collège Saint-Michel jugea bon d'en acquérir, sans aucun doute par souscription, un exemplaire de tête de tirage, « sur papier de Hollande », numéroté 73 et assigné « au R. P. Recteur du Collège Saint-Michel ». La famille pouvait-elle faire moins ?

¹⁷ À moins qu'il s'agisse du « recueil de bonnes morts compilées par la tante Irénée », ce qui serait une confusion, presque un lapsus, déjà significatifs en eux-mêmes.

¹⁸ Octave PIRMEZ, *Jours de solitude*, *op. cit.*, p. 44 sq.

« Les écrivains distingués qu'on n'a jamais beaucoup lus »

cosmos, exaltation de la nature, haine de l'argent et de l'industrie, ambitions littéraires, anticonformisme social et moral, etc.

Lorsque Marguerite Yourcenar envisage explicitement ses rapports avec Octave, elle évoque en effet d'abord les relations familiales mais pour s'en éloigner très vite :

le mariage consanguin d'Arthur et de Mathilde rapproche de moi ces deux ombres, puisqu'un quart de mon sang sort de même source que la moitié du leur. Mais ces mesures liquides ne prouvent pas grand-chose. Le lecteur curieux de ces détails aura déjà noté entre les deux frères (d'ailleurs si contrastés), et leur lointaine petite-nièce des analogies et des différences. Les différences sont d'époque, de destin, et de sexe moins qu'on ne pourrait le croire, les libertés et les contraintes d'un jeune homme vers 1860 ressemblant assez à celles d'une jeune femme vers 1930. La plupart des analogies sont de culture, mais la culture à partir d'un certain degré représente un choix, et nous ramène bon gré mal gré à un plexus d'affinités plus subtiles. Comme les deux frères, j'ai lu sous les arbres Hésiode et Théocrite ; j'ai refait sans le savoir leurs voyages, [...]. (EM, p. 874)¹⁹

Au moment même où elle évoque sa découverte de Pirmez, Marguerite Yourcenar explique son peu d'intérêt pour le premier livre de son grand-oncle par l'énumération des écrivains contemporains qu'elle vient de découvrir :

Le livre du fils d'Irénée me tomba des mains dès les premières pages. [...] Après une première jeunesse presque aussi ardemment vouée aux classiques que celle de « l'oncle Octave », je venais de découvrir d'un seul coup mes contemporains : *À la recherche du temps perdu*, *Les Caves du Vatican*, *Les Élégies de Duino*, *La Montagne magique*. Comparées à ces trésors pour moi tout neufs, les productions du solitaire d'Acoz semblaient singulièrement pâles. (EM, p. 844)

Elle dira au contraire à Matthieu Galey, dans *Les Yeux ouverts* :

très souvent un jeune écrivain est très peu préoccupé de son époque [...]. En général, un jeune homme ou une jeune femme s'alimente de l'œuvre des générations précédentes. (YO, p. 49)

¹⁹ À propos des affinités plus subtiles, remarquons le passage de *Souvenirs pieux* où Marguerite Yourcenar s'émerveille (« Il y a du miracle dans toute coïncidence ») que l'œuvre la plus admirée par Octave aux Uffizi de Florence, *La Thébàïde d'Égypte*, soit « la même dont j'ai promené avec moi la photographie, mi-icône, mi-talisman, pendant une vingtaine d'années » (EM, p. 877-878).

Elle énumère d'ailleurs des lectures personnelles des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, et renvoie à la préface d'*Alexis*, où l'on trouve en effet une confirmation de cette idée :

En général, nous oublions trop l'existence d'une sorte de loi de la diffusion retardée, qui fait que les jeunes gens cultivés vers 1860 lisaient Chateaubriand plutôt que Baudelaire, et ceux de la fin du siècle Musset plutôt que Rimbaud. Pour moi [...], j'ai vécu mes années de jeunesse dans une indifférence relative à la littérature contemporaine, due en partie à l'étude de celle du passé. (OR, p. 7)

Loin de nous l'idée de prétendre que Marguerite Yourcenar avait lu tout Pirmez avant d'écrire *Alexis*, qu'elle a imité son grand-oncle et a ensuite cherché à dissimuler cette influence. Si elle essaie de minimiser quelque chose, c'est plutôt une influence de caste dont elle ne sort pas si facilement qu'on pourrait le croire (ou qu'elle veut bien le dire), une sorte de contamination bien légitime chez un auteur né à la charnière de deux siècles, la participation à un fonds commun de culture, voire à un inconscient collectif des familles aristocratiques du XIX^e siècle. C'est en ce sens qu'on pourrait la dire davantage de ce siècle que du suivant et nous venons de voir qu'elle-même le considère à certains égards. Ce qui importe au fond dans la comparaison de *Lettres à José* d'une part et de *Souvenirs pieux* de l'autre, c'est de voir à l'œuvre en direct non pas la manière dont un écrivain retouche plusieurs fois son propre texte, ce dont nous savons notre auteur coutumière²⁰, mais de quel combustible s'alimente le feu de son écriture. Il ne s'agit donc pas de piéger Marguerite Yourcenar ni de la prendre en flagrant délit de plagiat ou même de citation inexacte, il s'agit de comprendre comment et pourquoi elle choisit tel ou tel matériau, l'utilise, le détruit ou le transforme, parfois l'abandonne. Certaines sources sont visibles à l'œil nu, d'autres demandent du flair ou tout simplement de la chance²¹. Mais dès qu'on a pris conscience de l'existence de ces matériaux, de ces combustibles, c'est l'ensemble de son œuvre qui peut reposer sur des bûchers de textes, c'est l'ensemble de son œuvre qui devient un vertigineux palimpseste, mêlant les papyrus prestigieux et les revers de cartes postales, les phrases éternelles et

²⁰ Pour des études de génétique textuelle chez Marguerite Yourcenar, voir par exemple Francesca MELZI, « De Haarlem à Münster. À propos du chapitre VII de *L'Œuvre au Noir* », *La ville de Marguerite Yourcenar*, actes du colloque de Rome, Bruxelles, Racine, 1999, p. 47-56.

²¹ Nous songeons au passage sur la réduction des fractures réécrit d'après Ambroise Paré pour *L'Œuvre au Noir*. Voir Anne-Yvonne JULIEN, *L'Œuvre au Noir de Marguerite Yourcenar*, Paris, Gallimard, coll. Foliothèque, 1993, p. 120 et 153.

« *Les écrivains distingués qu'on n'a jamais beaucoup lus* »

« les écrivains distingués qu'on n'a jamais beaucoup lus » (*EM*, p. 845).

Par contre, si l'on sent de la condescendance dans son évocation, c'est à notre avis pour des raisons qui, elles, n'ont rien de littéraire. Le style de Pirmez est certes daté, du XIX^e siècle précisément. Mais, surtout, l'écrivain appartient à cette branche belge de la famille, si soigneusement tenue à distance par l'auteur. On peut se demander comment elle aurait traité le même Octave Pirmez s'il s'était appelé Cleenwerck, ou ce qu'aurait été son appréciation si son grand-oncle maternel s'était appelé Victor Hugo²². Ce sont là des spéculations assez vaines.

Deux mots pour conclure. Au moment où Marguerite Yourcenar évoque ses rapports avec Octave et Rémo, aux dernières lignes du chapitre les concernant, après avoir invité Zénon à croiser le « pâle fantôme » sur la plage de Heyst, elle écrit : « j'aime Zénon comme un frère » (*EM*, p. 880). Se souvient-elle, fût-ce inconsciemment, des premières lignes de la préface de José de Coppin à l'édition des *Lettres à José* ?

Octave Pirmez est venu à moi spontanément. Je l'ai aimé comme un frère²³.

Après avoir énuméré pour les dénigrer quelques articles consacrés à Octave Pirmez, sa lointaine petite-nièce ajoute :

Il est d'ailleurs visible, d'après le ton de ses livres et surtout d'après les confidences de ses lettres, que c'est de cette buée d'hagiologie un peu molle qu'Octave Pirmez lui-même préférait s'entourer. Je crois qu'il gagne en intérêt humain à être vu autrement. (*EM*, p. 946)

On peut en espérer autant pour Marguerite Yourcenar.

²² « j'ai toujours beaucoup aimé Hugo, en dépit de toutes les modes contraires. Je reconnais qu'il y a des moments de pesante rhétorique, mais il y en a d'éblouissants et d'immenses » (*YO*, p. 49).

²³ Octave PIRMEZ, *Lettres à José*, Paris, Librairie académique Perrin, et Namur, Jacques Godenne, 1900, p. 9.